

Zur  
Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N<sup>o</sup> 333



333

00  
/ 0e







L A  
FOLLE JOURNÉE  
O U  
L E S N O C E S  
D E F I G A R O ,  
C O M É D I E E N T R O I S A C T E S ;

*Par Mr. DE BEAUMARCHAIS.*

---

Prix 30 sols.

---

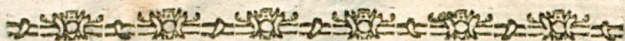


A P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire.

---

M. DCC. LXXXIV.



A C T E U R S.

LE TUTEUR.

ROSINE.

FIGARO, Officier Français.

DOM ALONZE, Espagnol.

UN BARON Suisse.

LISETTE, suivante de Rosine.

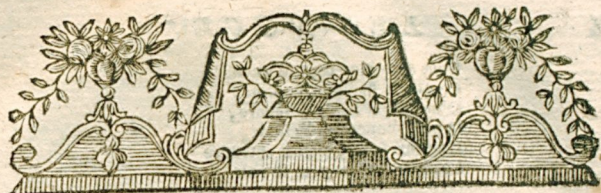
LA FLEUR, domestique de Figaro.

*La Scene se passe sous les fenêtres de Rosine.*



L43,





# LES NOCES DE FIGARO.



## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une place publique, & sur  
un des côtés la maison de Rosière.*



## SCENE PREMIERE.

FIGARO *seul.*

NE suis-je pas devant la maison de Rosine ? Qu'elle tarde  
à se montrer ! chaque moment qui s'écoule, me paraît un fie-  
cle enlevé au plaisir. Chantons ; peut-être ma voix l'avertira-  
t-elle de ma présence.

A R I E T T E.

Cœurs légers, cœurs infidèles,  
Qui n'aimez d'un feu nouveau  
Sentir que les étincelles,  
Fuyez un objet si beau ;  
Vers lui l'amour perd ses ailes,  
En soulevant son bandeau.

A 2

## LES NOCES

Tout dit à mon cœur d'attendre  
Ce que le sien doit vouloir;  
D'un amant fidèle & tendre,  
O nuit! couronne l'Espoir,  
L'amour se fait mieux entendre  
Lorsque l'on ne peut se voir.

Comment ce coquin de La Fleur peut-il oublier l'heure de mon rendez-vous? Tous les habitans de l'univers me semblent passer, excepté lui; mais, le voici.

---

### SCENE II.

FIGARO, LA FLEUR paraît dans l'éloignement, avec une échelle.

FIGARO.

**R**osine ne t'avait-elle pas dit qu'elle paraîtrait à sa fenêtre à minuit?

LA FLEUR.

A minuit, Monsieur; soyez sûr de ce que je vous dis; je ne me trompe jamais; l'heure du rendez-vous rend l'oreille fine.

FIGARO.

Serait-il possible qu'elle se fût endormie!

LA FLEUR.

Endormie? bon! si vous saviez comme l'amour tient les filles éveillées! Ah! Monsieur, nous en pouvons dire quelque chose, moi qui vous parle. L'amour est le plus fort antidote du sommeil.

FIGARO.

Qui peut donc causer son retard?

LA FLEUR.

Hé! Monsieur, ignorez-vous qu'elle a trois Tuteurs qui ne la perdent pas de vue? Parbleu, le pere de votre maîtresse était un fin matois, quand il apostâ ces trois Argus pour garder l'honneur & l'argent de sa fille; ils gardent aussi-bien l'un que l'autre; & c'est beaucoup dire pour des Tuteurs.

FIGARO.

Contre tant d'ennemis que me reste-t-il ?

LA FLEUR.

Moi.

FIGARO.

Toi ?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur, moi. L'amour est un grand maître ; il m'a  
(*d'un son de confidence*) donné quelquefois de ses leçons.

FIGARO.

Et comptes-tu pouvoir gagner les trois Tuteurs ?

LA FLEUR.

La chose est assez difficile. L'un étant Suisse, l'autre Espagnol, l'autre Français, vous sentez qu'il me faudra employer différens moyens pour les accorder. D'ailleurs vous savez que Rosine a deux amans, dont l'un est Suisse, & se voit par conséquent favorisé du Tuteur Suisse, l'autre est Espagnol, & a peut-être déjà obtenu Rosine du Tuteur Espagnol.

FIGARO.

De quoi diable s'avisait le pere de Rosine en lui donnant des Argus de toutes les nations !

LA FLEUR.

Il pensait très-sensément, que pour garder l'honneur d'une fille, il n'y a jamais rien de trop ; mais, heureusement, je connais le caractère de chacun des Tuteurs. Vous avez quelques tonneaux de bon vin ?

FIGARO.

Sans doute, n'est-ce pas toi qui pourvoit ma cave ?

LA FLEUR.

Oh bien ! Monsieur, le Suisse est à nous. On a vu la fidélité suisse résister aux richesses, au crédit, aux menaces les plus effrayantes, aux tourmens les plus affreux, mais à l'aspect d'un bon tonneau, jamais, jamais.

FIGARO.

Mon Dieu, que tu es Suisse ! Et l'Espagnol ?

LA FLEUR.

L'argent ; Monsieur, l'argent : l'Espagnol adorera le diable, pourvu qu'il fût d'or.

FIGARO lui donne sa bourse.

Tiens, voilà de quoi commencer l'opération sur ce Tuteur :

LA FLEUR en caressant la bourse.

Oh! la charmante pupille que je vais avoir là! Quel tour! quel port majestueux! Pupille respectable, des beautés, tu es la feule dont tous les hommes soient amoureux, & la plus puissante, puisqu'ils te leur fais avoir toutes les autres.

FIGARO.

L'Espagnol en tâtera moins que le cabaretier.

LA FLEUR.

Hé! Monsieur, n'en fais-tu pas le tuteur? D'ailleurs, l'amour m'a dégoûté du vin, & je ne m'enivrerai plus avec le Baron Suisse, que pour vous être utile.

FIGARO.

L'amour a remporté une belle victoire; mais si tu donnes d'une main le vin au Suisse, & de l'autre l'argent à l'Espagnol, laquelle présenteras-tu au Tuteur Français?

LA FLEUR.

Oh! le Français prendra des deux. Le Suisse aime le vin, l'Espagnol l'argent, mais le Français les surpasse en ce qu'il réunit les qualités que j'estime le plus dans ces nations. D'ailleurs, j'ai déjà parlé de vous au Tuteur Français, & sur l'éloge que je lui ai fait de vos richesses & de votre générosité, il vous a subitement trouvé si aimable, qu'il consentira aisément à vous donner sa pupille; mais le diable est que cet homme est singulièrement superstitieux, il croit aux songes, & si, malheureusement, il lui en passe un dans la tête qui vous soit contraire, vous êtes perdu.

FIGARO.

Tais-toi. Rosine ouvre sa fenêtre.

LA FLEUR.

L'amour en fait bien ouvrir d'autres; Lisette m'ouvrira celle du bas de la maison.



## SCÈNE III.

*Les mêmes. ROSINE & LISETTE paraissent à la fenêtre.]*

FIGARO.

AH! charmante Rosine!

LA FLEUR.

Ah! divine Lisette!

FIGARO.

Que j'ai souffert de tourmens en votre absence!

ROSINE.

Je les ai bien partagés, mon cher Figaro; mais, parlez bas, de peur qu'on ne nous entende. Que de mauvaises nouvelles j'ai à vous annoncer!

FIGARO.

Pour ne pas vous compromettre, permettez que je me serve de cette échelle. Nous pourrons causer plus librement de nos intérêts, & prendre nos arrangemens.

ROSINE.

Gardez-vous-en bien. Que dirait-on si votre visite venait à se découvrir? N'est-il pas vrai, Lisette?

LISETTE.

Montez seulement, Monsieur, montez: je me charge de vous réconcilier avec ma maîtresse.

LA FLEUR.

Mon maître est bien à plaindre, s'il n'a d'autre moyen de réconciliation que toi. Et moi, veux-tu que je monte aussi? tu ferais la première qui m'aurait refusé.

LISETTE.

Montes, si tu veux. Mon Dieu, que les filles sont complaisantes!

FIGARO.

Non, restes en sentinelle au bas de l'échelle: tu feras l'amour en causant.

LA FLEUR, *tandis qu'ils arrangent l'échelle.*

Parbleu, Monsieur; si vous faites l'amour en causant, non

## LES NOCES

pas moi : d'ailleurs, l'amour a-t-il quelque attrait, quand on est à deux toises de sa maîtresse ? Non, Monsieur ; car, comme votre maître de physique vous disait très-bien, que l'attraction agit en... quels mots cornus mettait-il là ? Ah ! comme l'attraction agit en raison renversée du carré des distances entre les astres ; de même l'attraction agit en raison renversée du carré de la distance de Lisette à moi ; de manière que, lorsque nos planetes s'approchent... Vous comprenez bien, Monsieur, la raison renversée, l'attraction, le mouvement ; les tourbillons de Descartes, enfin les planetes s'en vont à tous les diables.

FIGARO.

Te tairas-tu, maudit babillard ?

LA FLEUR.

Ah ! morbleu ! je fais la physique, moi ! Lisette en peut dire des nouvelles.

LISETTE.

Tu ne m'as jamais physiquée, grande bête !

LA FLEUR.

Grande bête ? Hélas ! du moment où j'ai pris femme, je me suis toujours douté que j'étais une bête à cornes ; cependant tel que tu me vois, Lisette, je suis un petit abrégé de toutes les sciences.

LISETTE.

Les sciences sont donc comme les papillons, qui logent d'abord dans des chenilles : & laquelle connais-tu le mieux ?

LA FLEUR.

Celle de l'amour ; fripponne, c'est toi qui me l'as enseignée.

ROSINE à Figaro qui est au haut de l'échelle.

Non, Figaro, n'entrez pas : je ne le souffrirai jamais.

FIGARO.

Au nom de notre amour, chère Rosine, songez qu'on peut nous surprendre, que...

LA FLEUR.

Monsieur ! Monsieur ! descendez promptement : voici l'Amant Espagnol.

FIGARO sautant en bas de l'échelle.

Ouf ! j'ai manqué me rompre les jambes. Que diable peut-il chercher à de pareilles heures ?

LA FLEUR.

Monsieur, vous êtes bien ingrat ! Il vient vous régaler  
d'un

DE FIGARO.

d'un petit air de guitare. Rangeons-nous de côté, je crains pour vous sa colere.

SCENE IV.

Les mêmes, DOM ALONZE, une guitare à la main.

DOM ALONZE.

C'Est donc ici que répose l'objet de toutes mes adorations!.. Jouons; il faut toujours qu'avec un instrument auprès du sexe on se fasse une entrée. O Rosine! si tu dors, puisse l'image de Dom Alonze se retracer sans cesse à tes yeux, & s'y peindre la première à ton réveil! Mais si l'amour t'ôte le repos, puissent mes accens t'annoncer mon arrivée, & exciter dans ton cœur les vibrations de ma guitare! Puisse ma voix être aussi douce que le sourire de la volupté!

*Il chante sur sa guitare. Air : Daigne écouter, &c.*

Quand le soleil commence sa carrière,  
Que ses rayons me paraissent heureux!  
Si l'on pouvoit se changer en lumière,  
J'irais bientôt m'embellir dans tes yeux.

Orphée au son de sa douce guitare  
Attirait tout: je lui suis inférieur;  
Mais, près de moi, malgré son talent rare,  
Il n'est plus rien si j'attire ton cœur.

FIGARO.

Il a un talent comme Orphée; c'est que, s'il n'attire pas les objets, il est capable de les faire fuir.

LA FLEUR.

Si j'étais à la place de Lisette, je sais bien ce que cet Orphée attirerait sur sa tête.

## SCENE V.

*Les mêmes, LE BARON ALLEMAND.*

LE BARON *ivre arrive en chantant.*

ARIETTE sur l'air : *Aussi-tôt que la lumière.*

**S**I pour embellir le monde  
Jupiter m'eut consulté,  
Dans les lieux où coule l'onde  
Le vin seul eut existé.  
La terre eut été sa treille  
Et la mer son réservoir,  
D'où pour le mettre en bouteille,  
Dieu m'eut fait son entonnoir.

J'eusse à ma troupe altérée  
Étalé des cieux plus beaux,  
En changeant dans l'Empirée  
Tous les astres en tonneaux.  
Recevant ma liqueur seule  
Pour lumière dans les cieux,  
Nous ouvririons tous la gueule,  
Au lieu d'entr'ouvrir les yeux. (\*)

LA FLEUR.

Ah ! Monsieur, en voici bien d'une autre : éloignons-nous, c'est le parti le plus prudent. Quand je fais l'amour & que je vois paraître un bâton, mon cœur se retire tout dans mon dos. C'est mon ancien maître, le Baron : je suis perdu.

FIGARO.

Tais-toi, lâche ! nous le mettrons à la raison, quoiqu'il ait la tête dure.

LA FLEUR.

Son bras l'est encore plus que sa tête : je me sauve.

---

(\*) Le reste de cette chanson se trouve dans les Œuvres de Mr. Vernes le fils, citoyen de Genève,



DE FIGARO.

II

FIGARO.

Quoi, poltron ! tu me laisses ?

LA FLEUR.

Ce n'est pas vous que je laisse, c'est le Baron.

LE BARON *le rencontre & l'arrête.*

Qui vas-là ? parles ; joues-tu aussi de la guitare ?

LA FLEUR.

Non, Monseigneur, je ne joue qu'avec les bouteilles, & j'ai eu l'honneur de faire quelques parties avec vous.

LE BARON.

Le joli jeu que celui-là ! Hem ! on y gagne toujours.

LA FLEUR.

Oh ! les Suisses le jouent supérieurement. Il n'est pas étonnant qu'il y ait peu de bossus parmi eux, puisqu'ils ont toujours la tête & le coude levés.

LE BARON.

Et qu'ensuite on ose comparer les autres nations à la mienne !... mais... me tromperais-je ?... N'es-tu pas le fils de... ?

LA FLEUR.

J'ignore le nom de mon père ; ma mère ne le connaissait pas elle-même ; mais, je suis La Fleur, votre très-humble valet.

LE BARON.

Hé ! mon ami La Fleur ! approches un peu ; je suis ravi de te revoir. Pourquoi quittas-tu si subitement mon service ?

LA FLEUR *à part.*

Ne se ferait-il pas aperçu du vuide de sa cave ! (*Haut.*) Une maladie épidémique qui se répandit dans ma famille, m'obligea d'aller promptement la secourir.

LE BARON.

Je ne te croyais pas marié.

LA FLEUR.

Les gens de mon métier ont toujours quelques enfans de contrebande qui naissent en impromptu, tantôt dans de petites maisons, tantôt dans des grandes.

LE BARON.

Le pauvre garçon ! ton malheur me touche, tiens, voilà une lettre de change de deux louis pour boire.

LA FLEUR.

Soyez sûr, Monseigneur, que jamais lettre n'ira mieux à sa destination. (*Il s'approche & le Baron le saisit.*)

B 2

## LES NOCES

LE BARON.

Ah! maître frippon, depuis long temps je guétais cette occasion. Rends-moi tout le vin que tu m'as pris.

LA FLEUR *d'un ton plaintif.*

Hé! Monseigneur, je mettrais plus de temps à vous le rendre, que je n'en ai mis à l'avalier; au reste, je l'ai tout bu à votre fanté, & j'en ai la conscience chargée de remords.

LE BARON *en le battans.*

J'ai pitié de tes remords; voilà pour l'acquit de ta conscience.

LA FLEUR.

Elle est déchargée. Grace! grace, au nom de l'humanité!...  
(*Le Baron continue de frapper.*) Au nom de Dieu!... Au nom du vin de Bourgogne!

LE BARON, *cessant de frapper.*

Le coquin me prend par mon faible.

FIGARO, *qui est accouru aux cris de La Fleur.*

De quel droit ose-t-on battre ici mes gens?

LE BARON.

Cet homme est-il à vous?

FIGARO.

Sans doute.

LE BARON.

Vous n'avez qu'un coquin.

FIGARO.

Soit. Je le défendrai.

LE BARON.

Un ivrogne.

LA FLEUR *d'un ton fier.*

Vous pouvez vous épargner la peine de faire l'énumération de mes qualités; Monsieur me connaît depuis long-temps.



## SCENE VI.

Les mêmes, LE TUTEUR en robe de chambre, en  
bonnet de nuit, & une chandelle à la main.

LE TUTEUR.

Messieurs, puis-je savoir la cause du bruit que vous faites  
devant ma maison ? (*A Dom Alonze qui s'est approché.*)  
Monsieur, de quel droit troublez-vous le repos de ma pupille  
avec votre instrument ?

DOM ALONZE.

Du droit que me donne l'amour & le consentement d'un  
des Tuteurs.

LE TUTEUR au Baron.

Et vous, Monsieur ?

LE BARON.

J'ai les mêmes droits, puisque le Tuteur Suisse consent à  
me donner la main de Rosine.

LE TUTEUR à Figaro.

Quant à vous, Monsieur, je vous connais. Messieurs, puis-  
que vous avez tous trois les mêmes droits à la main de Ro-  
sine, aucun de vous ne peut l'obtenir que du consentement  
des deux autres.

DOM ALONZE.

Les Reuves remonteront à leur source, avant que je re-  
nonce à Rosine.

LE BARON.

Je renoncerai plutôt au vin qu'à elle.

FIGARO.

Je perdrai plutôt la vie, que de la céder à un autre.

LE TUTEUR.

Messieurs, il n'y a qu'un moyen de vous accorder : que ce-  
lui qui fera cette nuit le plus beau songe de l'aveu des deux  
autres & du mien, puisse seul prétendre à ma pupille.

Tous trois.

Nous y consentons.

## LES NOCES

LE BARON.

Tu-dieu ! comme je vais rêver !

DOM ALONZE *à part.*

Il s'agit de rêver ; c'est-là le fort des Espagnols.

LA FLEUR *seul.*

Lifette ! Lifette ! jettes-moi le chapeau que mon maître a  
 laissé chez vous : quand on va se marier, on en a besoin pour  
 se couvrir le front ; aussi depuis le mariage porte-t-on tou-  
 jours des chapeaux à trois cornes.

*Fin du premier Acte.*

---

 ACTE SECOND.
 

---

## SCENE PREMIERE.

FIGARO, LA FLEUR.

FIGARO.

LA Fleur ! comment nous tirerons-nous de ce pas ? Ce maudit songe m'embarrasse. Aide-moi un peu, tu m'entends, je voudrais rêver éveillé.

LA FLEUR.

Un Français a-t-il besoin d'aide pour cela ?

FIGARO.

Trêve de mauvaises plaisanteries ; si tu peux m'être utile en songe, ma bourse est à toi.

LA FLEUR.

Ne me la montrez pas, Monsieur, je ne songerais qu'à elle : De quelle espece de rêves voulez-vous ?

FIGARO.

Qu'entends-tu par-là ?

LA FLEUR.

Souhaitez-vous un rêve de poëte ?

FIGARO.

Et qu'imaginerais-tu dans ce genre ?

LA FLEUR.

J'imaginerais un temps où le mérite ne logerait plus au cinquieme étage, & la sottise au premier ; un temps où les artistes seraient sans envie & les auteurs sans amour propre.

FIGARO.

Ah ! quel rêve ! Passe à d'autres.

LA FLEUR.

Préférez-vous un rêve sur les femmes ?

FIGARO.

Je n'y rêve déjà que trop; mais, voyons: abreges ton rêve, la réforme serait trop longue.

LA FLEUR.

Quoique nous ne soyons plus au temps des miracles, je pourrais imaginer un temps où, parmi les femmes, la beauté ne serait plus le défaut impardonnable; où la manie de tourner tout en ridicule, ne serait plus le seul moyen de montrer de l'esprit; un temps enfin, où les femmes n'useraient plus d'attraits de contrebande pour paraître jolies; mensonge qui ne fait qu'indiquer leur douleur de ne l'être pas.

FIGARO.

Ah! quel rêve!!! (\*)

LA FLEUR.

Quant à leurs mœurs...

FIGARO.

N'y changes rien, pour mon plaisir je ne les veux pas autrement. A d'autres.

LA FLEUR.

Souhaitez-vous des rêves sur les apothicaires?

FIGARO.

Fi donc! songes que c'est à la main de Rosine que je prétends.

LA FLEUR.

Peut-être ne me trompé je pas tant que vous croyez. Je pourrais imaginer un temps où les apothicaires ne donneraient plus à leurs pratiques de la petite drogue, & n'en feraient pas eux mêmes.

FIGARO.

Ah! quel rêve! A d'autres.

LA FLEUR.

Je ne vous offre pas des rêves de médecin. Au lieu de Rosine, s'il s'agissait d'avoir un héritage, ce sont ceux qui vous conviendraient le mieux. Il serait cependant à souhaiter que ces rêves en vous procurant une femme, réparaissent une fois le mal qu'ils font tous les jours; ainsi je pourrais imaginer un temps, où les médecins ne seraient plus de tous les hommes ceux qui ont le plus d'amis.

---

(\*) Pour exprimer la force de chaque rêve, je me suis servi de plusieurs points d'exclamation.

FIGARO.

FIGARO.

Quels amis?

LA FLEUR.

Les héritiers.

FIGARO.

Ah! quel rêve! Poursuis.

LA FLEUR.

Aimeriez-vous des rêves d'avocats, de procureurs?

FIGARO.

De quels changemens seraient-ils susceptibles?

LA FLEUR.

J'imaginerais qu'ils ont changé, jusqu'à se contenter seulement du double de ce que méritent leurs peines, dussent-ils tomber dans l'indigence; qu'ils en sont venus jusqu'à foutenir, une fois l'an, l'innocence gratis; enfin, j'en ferais tout autant d'honnêtes gens.

FIGARO.

Ah! quel rêve! Poursuis.

LA FLEUR.

Désirez-vous des rêves politiques?

FIGARO.

C'est trop commun; depuis que le monde existe, on n'en voit pas d'autres. Mais, que rêverais-tu dans ce genre?

LA FLEUR.

Heureusement, j'ai long-temps demeuré chez un grand politique, qui songeait toujours à faire le bonheur du monde & n'avait pas le sol dans sa poche. Dans mon songe, je ferais arriver le temps où l'intérêt public ne ferait pas toujours sacrifié à l'intérêt particulier; où les loix ne seraient plus un labyrinthe, dont les grands trouvent la bonne issue, & les petits le Minotaure; où les peuples enfin, ne compteraient plus les Rois que pour des hommes, & où les Rois ne compteraient plus les hommes pour rien.

FIGARO.

Chut! je crois voir une porte qui s'ouvre... A d'autres.

LA FLEUR.

Voulez-vous des rêves théologiques?

FIGARO.

Non, ils sont trop dangereux; d'ailleurs, dans ce genre peut-on faire de nouveaux rêves?

c

## LES NOCES

LA FLEUR.

Je pourrais imaginer un temps où l'on ne verrait plus d'hypocrites, ni de frippons religieux.

FIGARO en baillant.

Ah ! quel rêve !!! Pourfuis.

LA FLEUR.

Souhaitez-vous des rêves de financiers ?

FIGARO.

Non ; je ne veux pas acquérir Rosine par une mauvaise voie.

LA FLEUR.

Des rêves de moralistes ?

FIGARO.

Ces rêves font au moins de la première force ; mais d'où les tireras-tu ?

LA FLEUR.

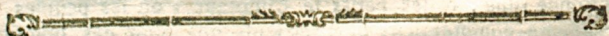
Ce sont ceux qui nous manqueront le moins. J'ai servi chez un libertin du bon ton, à qui la vie à la mode avait été le sommeil ; aussi me faisait-il lire tous les soirs quelques pages de nos plus célèbres moralistes, comme un remède infailible contre l'insomnie, & le remède ne manquait jamais.

FIGARO.

Qu'on dise ensuite que ces rêves ne sont pas bons à quelque chose ! je m'en servirais dans l'occasion. Passons à d'autres.

LA FLEUR.

Ma foi, Monsieur, il ne nous reste guère que des rêves amoureux ; mais vous savez qu'un rêve en amour est bien peu de chose ; & si Mademoiselle Rosine qui paraît ne nous aide, nous risquons de faire naufrage.



## SCENE II.

Les mêmes, ROSINE & LISETTE à la fenêtre.

LISETTE à Rosine.

Appelez Figaro, Mademoiselle, prenez courage ;

ROSINE.

Parles plutôt ; tu te feras mieux entendre.



L I S E T T E.

La Fleur, dis à ton maître qu'il peut monter.

R O S I N E.

Lisette, dis-lui qu'il se garde bien de rien faire qui puisse me déplaire.

L I S E T T E.

Eh ! que ferait-il ?

F I G A R O à La Fleur.

Veille de tous côtés ; & si le Tuteur survenait, avertis-moi sur le champ.

L A F L E U R, pendant que son maître monte.

La Fleur ! La Fleur ! si tu fais long-temps ce métier, on pourra bien un jour te tenir aussi l'échelle, mais ce ne sera pas celle de l'amour. Que vois-je ? n'apperçois-je pas un certain fantôme de mauvais augure ?.. à tout hazard il faut nous mettre à l'abri. Monsieur ! Monsieur ! Eh ! vite, vite, descendez. Le voici, le voici.

(Pendant qu'il dit ces mots, son maître descend précipitamment & tombe.)

F I G A R O.

Ah ! je me suis rompu les jambes. Où est-il ? Où est-il ?

L A F L E U R.

Ma foi, je me suis trompé, ce n'était rien.

F I G A R O.

Comment, pendart ! ce n'était rien ? c'est ainsi que tu me joues ? tu me le payeras, je t'en réponds.

L A F L E U R.

Monsieur, j'ai cru voir un fantôme... noir... lugubre... & c'est assurément le Baron ou le diable ; au reste, quand on court après les femmes, je ne suis pas surpris qu'on le trouve.

F I G A R O.

Puisse-t-il t'emporter, fiellé lâche ! Si je n'étais pas dans de pareilles circonstances, je t'apprendrais ce qu'on gagne à se moquer de moi. Je vais remonter ; prends garde à ce que tu feras, & ne te fers de la cloche que je t'ai donnée qu'à l'extrémité. (Il monte.) Cette échelle me paraît peu solide.

L A F L E U R.

Ne craignez rien ; j'espère qu'elle servira encore pour votre femme & vos enfans futurs.

F I G A R O en montant.

O ciel ! je suis roué.

C 2

Diable! vous montez bien pour un roué : vous grimpez plus lestement vers votre maîtresse que les Gaulois au... cu... au Capitole.

## SCENE III.

LA FLEUR *seul.*

CE que c'est que d'être savant! au reste, je préférerais bien la conquête du petit boudoir de Rosine à celle de tous les Capitales du monde, du moins ne risque-t-on pas d'y perdre la vie... Il y a une belle différence, ma foi... N'entrevois-je pas quelque nouveau fantôme?... Je suis brave naturellement; mais pendant la nuit, ma valeur descend toute dans mes talons; cependant, n'effrayons pas mon maître mal-à-propos: qui fait de quelle manière il rêve avec Rosine, pour opérer leur mariage?... Il est tant de choses où l'on commence par où l'on doit finir! Les femmes de ce siècle ont des remèdes admirables qui ne leur manquent jamais. Ma défunte femme (à qui Dieu fasse paix, s'il lui est possible), se donna au diable pour m'avoir; aussi tant qu'elle a vécu, il lui en est toujours resté des marques... Mais... n'entends-je pas du bruit?... un certain murmure?... sourd?... plaintif?... comme d'un revenant?... c'est peut-être ma femme qu'on a laissé sortir de l'enfer... non, Satan est trop de mes amis pour me jouer ce tour; c'est peut-être Satan lui-même? (*Il se met à genoux*) Monseigneur, ayez pitié de moi: à part l'ivrognerie & les femmes, je suis comme tant d'autres, le plus honnête homme du monde, & cependant vous ne voyez en moi qu'un pauvre here, tant la vertu & les talens sont méprisés dans ce siècle. *O tempora! ô mores!* (*Il se leve*) Ah! par ma foi, dès que je me suis mis à parler latin, le revenant à décampé; on aurait bien raison de dire qu'un pédant est pis qu'un diable, puisqu'il le fait sauter. Je suis bien malheureux! tandis que mon maître goûte les douceurs de l'amour, je péris ici d'envie, de peur & d'ennui. Ce que c'est que la

naissance! car, être sorti de tel ou tel endroit, voilà ce qui met toute la différence entre le sort des hommes; mais comme le proverbe dit très-bien, la fortune se plaît toujours à tourmenter les gens de mérite, & pour ne pas mentir, je suis bien son fait. . . . Que vois-je? Monsieur! Monsieur! Le Tuteur, le Tuteur. Cette fois il ne m'en croira pas, il a peut-être trop d'intérêt à ne m'en pas croire. En attendant, décampons; je ne me soucie pas de n'être intéressé dans l'aventure que pour les coups de bâton.

## SCENE IV.

LE TUTEUR, LA FLEUR *dans l'éloignement.*

LE TUTEUR.

**L** me semble avoir entendu quelque bruit sous les fenêtres de mapupille: je suis toujours en crainte depuis que Figaro lui fait la cour. Ces Français ont le diable pour mettre les Tuteurs & les maris en défaut. Le terrible fardeau que d'être chargé de l'honneur d'une fille! Il ressemble aux petits oiseaux, qui dès qu'ils ont des plumes s'envolent: je suis maintenant trop vieux pour courir après; mais il est tant d'oiseleurs dans ce siècle dépravé, qu'il ne faut plus compter sur rien.

*(Il chante sur l'air de Nice.)*

A R I E T T E.

Les filles sont près de seize ans  
Des bouteilles d'Espagne;  
Rien n'est plus tranquille au-dedans,  
Si le feu ne le gagne.  
Mais vient-il quelques rayons chauds,  
Le vin n'a plus d'entrave;  
Et les bouteilles & les pots  
Tout se fend dans la cave.

*(Il voit une échelle.)*

Mais, ai-je la berlue? une échelle! Hélas! malgré tous mes soins, l'oiseau s'est envolé par la fenêtre.

## DES NOCES

*( La Fleur sonne dans l'éloignement. )*

LE TUTEUR.

Qui sonne par-là? est-ce l'horloge? C'est sans doute l'heure du berger: cette cloche sonne plus souvent que l'autre: on ne connaît plus que l'amour sonnante. Hélas! je ne regrette que le temps où la cloche se faisait entendre pour moi: maintenant il n'y a ni mœurs, ni principes. Qui l'eût jamais soupçonné? Rosine, dont l'air était si chaste, si modeste. Elle qui baissait les yeux à la vue d'un homme, qui rougissait à sa voix, & s'enfuyait au plus petit geste... Ah! fripponne, tu ne reculais que pour mieux sauter. Désormais, bien fou qui s'y fiera? Mais, à quoi bon m'en chagriner, dès que c'est une nécessité! Que résoudre? Je suis tenté de monter... non; si je monte, je n'aurais vraisemblablement qu'un pied de nez... il vaut mieux ôter l'échelle pour prendre la pie au nid. *( Il se dispose à ôter l'échelle. )*

*( La Fleur sonne & Figaro descend précipitamment. )*

LE TUTEUR.

Est-ce ce maudit Français? est-ce Figaro?

FIGARO croyant parler à La Fleur.

Oui, c'est moi; tiens bien l'échelle.

*( Quand il se retourne, il se trouve face à face avec le Tuteur. Figaro reste un moment stupéfait: enfin, il éclate de rire; & La Fleur l'imite dans l'éloignement. )*

LE TUTEUR à part.

Je ne sais si je veux rire ou me fâcher: sachons-nous pourtant, cela convient. *( A Figaro. )* Quoi, Monsieur, le rire éclate sur votre visage, quand on devrait n'y voir que la honte! C'est donc ainsi que vous vous faites un jeu de déshonorer les familles, & que vous traitez de badinage l'opprobre dont vous les couvrez?

FIGARO un peu déconcerté.

Monsieur, daignez pardonner à l'ardeur d'un amour insensé, une démarche dont vous me faites rougir. Pardonnez également un rire convulsif à la singulière méprise que vous avez occasionnée. Si je me suis emporté plus loin que l'honneur ne me le permettait, puis-je avoir une plus charmante excuse que Rosine? D'ailleurs, je suis prêt à réparer le mal que j'ai pu faire à sa réputation, si vous daignez m'accorder sa main.



---

 ACTE TROISIEME.
 

---



---

 Honni soit qui mal y pense !
 

---



---

 SCENE PREMIERE.
 

---

 DOM ALONZE *arrive en rêvant sur le Théâtre.*

Ciel ! où suis-je ? n'est-ce point un rêve ? on m'a si souvent accusé d'être somnambule. Dom Alonze en enfer ! Hélas ! j'ai toujours craint que ce ne fut le dernier azyle des Espagnols. Approchons ; car je vois les furies qui me menacent de leurs fouets de serpens. O Dieux ! Cerbere ! quel monstre ! Ah ! pour les enchanter comme Orphée, que n'ai-je apporté ma guitare ! Dieux ! les furies me poursuivent. Hélas ! j'ai tant poursuivi les femmes dans l'autre monde, que c'est à présent leur tour. Seigneur Cerbere, vous avez l'air si doux, si bénin, accordez-moi le passage ; je ne vaudrais pas le coup de dent ; je n'ai jamais été moine. Permettez-moi de plaider ma cause auprès de Pluton (il ne doit pas manquer ici de procureurs) ne seriez-vous point celui de l'enfer ? Comme il grince les dents ! Ah ! mille pardons, je vous faisais tort ; mais votre air & vos grandes griffes m'en faisaient douter. Au défaut de ma guitare, essayons de ma voix, je le toucherai. (*Il chante.*)

Vous êtes le plus beau des monstres,  
Soyez-en le plus généreux.

O prodige ! il s'endort : je croyais qu'il n'y avait que les vers espagnols capables d'un effet si soudain. Enfin, je suis en enfer : que de diables ! que de fronts cornus ! il y en a presque autant ici que dans l'autre monde ; ces démons

mons ont sans doute été mariés. Ah! Monsieur Caron, votre serviteur. Qu'il paraît fatigué de conduire tant d'âmes en enfer! je ne parle que des femmes; car, à ce que je vois, c'est elles qui y conduisent la plupart des hommes. Quelle mer de feu! Que de chauve-fouris! que de serpens siffent dans les airs! Tous les tourmens sont ici rassemblés, comme si les libertins, les ivrognes, & les autres pécheurs de cet ordre, n'étaient pas assez punis de ne plus l'être. Pour le coup, voici la chaudiere de l'enfer, où bouillissent les pauvres mortels; qu'elle est immense! O chaudiere vénérable! tu es comme la mort, l'azyle de tous les humains. Parcourons-en la vaste enceinte; c'est bien le moins que je connaisse l'endroit où je dois cuire éternellement. Que de pécheurs de tous les états! Rois, courtisans, commerçans, guerriers, médecins, avocats, procureurs, prêtres.... quelle foule! Les démons tâchent d'épurer leurs âmes avec le feu; quel travail! Cela seul me ferait croire à l'éternité des peines, ou du moins des lessives: il ne faut pas moins de temps pour dégager les pauvres âmes des mortels de toutes souillures, principalement celles de nos jours; car en m'avancant dans les rangs des pécheurs des autres siècles, je vois que nous avons fait de plus qu'eux cent pas vers le vice, & pas un vers la vertu. Comme tous les rangs sont ici confondus! Les Rois y bouillissent avec leurs sujets, les pauvres avec les riches, & ma foi ces derniers ne font pas le plus petit nombre. Je vois encore deux chaudières où le feu me paraît plus vif. Parbleu! ce sont celles des Anglais & des Français; on les a séparés, de peur qu'ils ne missent la dissention dans ce monde, comme ils la mettaient dans l'autre. Je me suis toujours douté que ces deux nations auraient une place choisie en enfer.



## SCENE II.

DOM ALONZE, LE BARON.

*Ce dernier entre en bonnet de nuit & en rêvant.*LE BARON *croyant parler à une Houri.*

C'Est sans doute un songe... moi! dans le paradis!.. qui l'eût jamais imaginé. (*Il s'avance vers Dom Alonze, en lui disant:*) Venez, Houri charmante! si je doutais du paradis de Mahomet, vous m'y feriez croire; vous, dont la voix me plaît plus que le glou-glou de la bouteille; dont la taille a plus d'embonpoint qu'une tonne allemande; pour-quoi me résister si long-temps? (*A part.*) Il paraît qu'elle n'a jamais demeuré dans l'autre monde. Encourageons-nous, c'est la hardiesse qui triomphe aujourd'hui. (*En disant ces mots il l'embrasse.*) Mais, le diable m'emporte, si je touche ce que je crois voir.

DOM ALONZE *croyant parler à un démon.*

Seigneur démon, je ne suis pas digne de vous plaire, à moins que ceux qui étaient laids dans l'autre monde ne deviennent beaux dans celui-ci (en ce cas, les beautés doivent être ici bien communes). (*A part.*) Ce démon a bien l'air d'avoir été Suisse; c'est peut-être en quoi consiste la métempicose suisse. (*Haut.*) Mais.... que vois-je?... la chaudière des Espagnols! C'est sans doute pour m'y entraîner que ce démon veut me saisir; sauvons-nous.

LE BARON.

De grace, beauté céleste, ne fuyez pas. (*En disant ces mots, il arrête Dom Alonze, qui, en se sauvant, l'entraîne & le fait tomber. Ils se réveillent tous deux.*) Où suis-je? Ciel! O Mahomet! je crois que tu m'as lancé ton tonnerre, quand j'allais jouir de ton paradis.... Morbleu! que ce tonnerre est tombé mal-à-propos!

DOM ALONZE.

Hélas! suis-je dans la chaudière?... Je n'ose ouvrir les yeux. Ah! seigneur démon, ne chauffez pas davantage: je



fens bien que je brûle. (*Il ouvre les yeux & voit le Baron.*)  
De grace, seigneur satan, ayez pitié de moi.

LE BARON.

Me prendre pour satan? moi qui ressemble plutôt à un petit ange; hélas! j'en étais un il n'y a pas long-temps, mais maintenant je ne suis qu'un ange tombé.

DOM ALONZE.

Satan n'est-il pas un ange tombé?

LE BARON.

Il a parbleu raison.

DOM ALONZE *en se levant.*

Serait-ce donc un rêve? Est-il bien vrai, l'ami, nous ne sommes pas en enfer?

LE BARON.

Voyez ce fou qui veut être déjà en enfer, comme s'il ne nous viendra pas assez vite!

DOM ALONZE *après s'être frotté les yeux.*

Ah! Monsieur, je vous demande pardon de ma méprise: j'avais l'imagination encore brouillée d'un rêve dans lequel j'étais en enfer, & vous m'avez réveillé au moment où les démons m'alloient brûler vif.

LE BARON.

Je suis vraiment fâché de vous avoir interrompu; mais ce ne sera pas pour long-temps, & je vais vous laisser rêver à votre aise. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZE.

O Rosine! quel rêve!

LE BARON *revenant.*

Que parlez-vous de Rosine? Est-ce vous qui me la disputez?

DOM ALONZE.

Moi-même.

LE BARON.

Oh! Monsieur, vous pouvez vous épargner cette peine; j'ai fait un rêve comme n'en a jamais produit aucune tête, pas même celle d'un Français.

DOM ALONZE.

Je suis curieux de savoir ce que vous opposerez au mien; j'ai rêvé l'enfer des Païens.

LE BARON.

Et moi le paradis de Mahomet; je crois qu'en fait de rêves, l'un vaut bien l'autre.

## LES NOCES

DOM ALONZE.

Que pouvez vous avoir vu dans le paradis, qui vaille mes démons, mes feux & ma chaudiere?

LE BARON.

Au lieu de vos démons, j'ai vu des houris, près de qui le paradis se fait toujours sentir. Au lieu de votre chaudiere, j'ai vu une cuve de nectar où l'on boit éternellement, sans qu'elle s'épuise jamais; & vous m'avouerez que la cuve est bien préférable à la chaudiere.

DOM ALONZE.

Chacun croit voir ce qu'il aime; votre cuve est assez bien imaginée; mais avez-vous vu comme moi tous les hommes rôtir en enfer?

LE BARON.

Sur ce point nous différons beaucoup. Vous avez vu tous les hommes rôtir en enfer, & moi je n'en ai vu aucun en paradis.

DOM ALONZE.

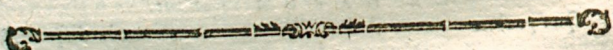
N'y avoit-il pas du moins quelques personnes?

LE BARON.

Ma foi, il n'y avoit point d'Espagnols, & dans votre enfer quels étaient ceux qui rôtissaient le mieux au feu des démons?

DOM ALONZE.

Les Suisses me paraissaient avoir la préférence... Mais, que vois-je! retirons-nous un peu, pour examiner ce qui va se passer.



## SCENE III.

Les mêmes, ROSINE, FIGARO, LISETTE, LA FLEUR.

FIGARO.

AH! charmante Rosine, je suis donc arrivé au comble de la félicité. Qui m'eut dit il y a deux jours que je ferais le plus fortuné des mortels, moi qui en étais le plus malheureux? Que je baise mille & mille fois cette main, gage du bonheur de ma vie.

DOM ALONZE.

Parbleu! avançons, c'est le moment. (*A Figaro.*) Tout doux, tout doux, mon cher Monsieur, vous avez bien de la vivacité; croyez-vous rêver aussi?

LE BARON.

Vous prenez des intérêts sur des fonds qui ne vous appartiennent pas encore.

DOM ALONZE.

J'espère qu'il n'a pas pris le capital.

FIGARO.

Monsieur, je me crois en droit de faire ce qu'il me plaît.

DOM ALONZE &amp; LE BARON.

Nous le voyons bien; & le songe?

FIGARO.

Monsieur le Tuteur vient à propos pour nous juger.

## SCENE IV &amp; dernière.

Tous les Acteurs.

LE TUTEUR à part.

AH! le fâcheux contre-temps!

DOM ALONZE.

Nous espérons, Monsieur, que vous vous serez rappelé la parole que vous nous avez donnée.

LE TUTEUR.

Messieurs, vous m'avez constitué juge de vos songes, je suis prêt à les entendre. (*Bas à Figaro.*) Figaro, aidez-moi à fortir d'embaras.

DOM ALONZE &amp; LE BARON.

J'ai songé...

LE BARON.

Je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien me laisser parler le premier.

DOM ALONZE.

Je n'ai jamais cédé le pas, même en songe.

## LES NOCES

LE BARON.

Morbleu, vous êtes plaissant avec vos démons & votre chaudiere ; plutôt à Dieu que vous y fussiez resté !

LE TUTEUR.

Hé ! Messieurs, de grace, ne vous disputez pas pour des songes.

FIGARO.

Hélas ! depuis que le monde existe, se bat-on pour autre chose ?

LE BARON.

Je soutiens, moi, l'honneur du paradis.

DOM ALONZE.

Moi, je prends le parti de l'enfer.

L'AFLEUR.

Il est bon d'avoir des amis par-tout.

LE TUTEUR.

Le songe de l'enfer peut être aussi surprenant que celui du paradis ; cependant comme le premier est moins desirable que l'autre, je crois qu'il faut commencer par songer avec les Houris, quitte à songer ensuite avec les diables. Monsieur le Baron, quel est votre songe ?

LE BARON.

Après avoir perdu la vie en voulant soutenir dans un festin l'honneur du nom Suisse, mon ame s'est échappée de mon corps, je ne fais par où ; & par une erreur commune aux Suisses, croyant prendre le chemin du paradis, prenait celui de la cave. Forcé de changer de route, à peine étais-je sur la fenêtre, allant, comme les ames suisses, à petits pas, vers le ciel, qu'une troupe d'anges Mahométans est descendue avec des cris de joie, pour me conduire aux célestes demeures ; & je commençais à croire, que j'avais été sur la terre un Saint sans le savoir, quand tout-à-coup un bataillon de démons noirs, barbus, soufflant le feu par le nez & les oreilles, nous a arrêté, en nous présentant les fourches infernales. Les anges disaient d'un côté (*il imite la voix argentine des anges*) : *cette ame est à nous ; elle est à nous*. Les démons s'écriaient de l'autre : *elle est à nous ; elle est à nous* ; & comme dans ces occasions il y a toujours cent contre un à gager que les démons ont raison, je me disposais à faire mon dernier voyage avec eux, dans une diligence où les places ne sont jamais vuides.

FIGARO.

Par quel hazard êtes-vous donc resté du côté des anges?

LE BARON.

J'ai dit aux démons : Eh! messieurs, ne me prenez pas ; je ne suis ni procureur, ni financier, ni marchand, ni comédien, ni Espagnol, ni Italien, ni Flamand ; mais, entrez dans ma chambre, vous y trouverez l'ame d'un homme qui est mort du même mal que moi : elle est si chargée de péchés, qu'elle n'attend plus que vous.

FIGARO.

Et quelle était cette ame ?

LE BARON.

Une ame française, Monsieur. Je ne leur ai pas eu plutôt dit que c'était une ame française, qu'ils sont allés lui fondre dessus, en s'écriant : *C'est notre gibier ! c'est notre gibier !* Les anges n'ont pas fait le moindre mouvement pour la leur disputer ; & tandis qu'ils étaient occupés de cette ame, nous nous sommes sauvés à toutes jambes vers le ciel.

LE TUTEUR.

Mais comment pouviez-vous courir sans jambes, voir sans yeux, & entendre sans oreilles ?

LE BARON.

Nous le faisons sans doute par la grace de Dieu. Après avoir traversé une infinité de cieux, de mondes & de soleils, dans l'espace de quelques minutes (quoique les porteurs trouvaient les ames suisses moins légères que les autres, cependant, ajoutaient-ils, la petiteesse du nombre nous dédommage de leur pesanteur), après, dis-je, un immense trajet, nous sommes arrivés en paradis, où j'ai vu tout ce qui peut flatter les sens d'un mangeur allemand, d'un buveur anglais, & d'un libertin français : en contemplant tant de merveilles, je me disais : que de gens vertueux il y aurait dans le monde, si l'on savait qu'ici l'on boit, l'on mange & l'on vit comme sur la terre ! Hélas ! au moment où j'allais jouir des délices du paradis, le ciel a tremblé, tout a disparu, & à la place de l'ange qui m'avait porté, je n'ai plus vu qu'un noir fantôme, qui m'a semblé se changer en Espagnol.

DOM ALONZE.

Hé ! parbleu ! c'était moi que vous preniez pour votre

beauté céleste : si je vous avais laissé faire , vous auriez été bien attrapé.

LE BARON.

Morbleu ! pourquoi m'enlever le paradis ? je m'y trouvais si bien par aventure.

DOM ALONZE.

Qui vous y aurait jamais soupçonné ? Que n'étiez-vous en enfer avec moi ! personne ne vous en eut tiré.

LE TUTEUR.

Messieurs ! finissez de grace. Dom Alonze quel est votre songe ?

DOM ALONZE.

J'ai rendu mon dernier soupir à Lisbonne , où je me suis vu brûler comme sorcier , pour avoir fait un ballon. Tandis que mon ame avait peine à quitter un corps auquel elle avait toujours été entièrement soumise , j'ai vu paraître deux charettes dont l'une était commandée par Mahomet , & l'autre par satan : pensant que satan serait plutôt mon hôte que Mahomet , je n'ai fait attention qu'à lui. Voici quels étaient sa figure & son costume.

Son visage faisait naturellement la grimace d'un singe à qui l'on brûle les fesses ; son teint qui n'eut pas fait honte à l'ivoire , mais à une pomme cuite , ressemblait à un cuir noir & usé , sur lequel on a broyé des couleurs à l'huile ; son menton hérissé d'une barbe , ou plutôt d'une sale tignasse de plusieurs siècles , avait un creux tel qu'une salière , qui fut fait par les coups que son nez crochu y battait en guise de pilon ; sa bouche , disons mieux , sa gueule n'avait de limites que ses oreilles , de manière que quand il riait , elles allaient se toucher par derrière sa tête ; ledit four ne s'ouvrait que pour laisser voir deux files de gencives , disons mieux , deux rangs de vertues ; car quant aux dents , on n'apercevait à leur place que quelques clous de girofle , dont la ligne entière formait distinctement un arc-en-ciel de toutes couleurs ; sur son front étaient deux cornes qui servaient de crocs pour les ames damnées ; leur vue faisait naître le sentiment qu'on éprouve à l'aspect de deux fourches patibulaires , où l'on aperçoit encore quelques restes de pendus ; au milieu de ces deux cornes , au fond d'un trou , tournait un moulinet , un œil pareil à une lanterne sourde , où la lumière semblait éfrayée de pénétrer ; sa tête avait le mouvement horizontal

d'un

d'un tourne-broche ; elle était couverte çà & là de quelques cheveux ratés & rouges , qui m'ont paru être pour les insectes , ce que fut l'arche de Noé pour les animaux ; son corps était digne de sa figure ; il était composé de deux bosses , l'une derrière , l'autre devant , bosses semblables à deux collines pelées , où l'on a mis récemment du fumier ; de ses épaules pendaient deux énormes ailes de chauve-souris , & ses membres formés en dépit de la nature , semblaient se déboîter à chaque pas ; enfin , le tout monté sur deux jambes de fatorye , qui présentaient la figure de deux 7 tournés l'un contre l'autre ; le tout , dis-je , était couronné par une queue qui , sortant de son derrière , ramenait majestueusement sur sa tête un groupe de poils de pourceaux , afin d'ombrager les races de ce petit Adonis.

Ce grand diable , dont la seule vue faisait deviner le nom , était monté sur une charette aussi noire que lui , & tirée par quatre ânes & quatre pourceaux. Satan me dit ensuite que les quatre ânes avaient été médecins , & qu'il était juste qu'ayant tant dépêché de corps dans l'autre monde , ils en conduisent les âmes dans celui-ci. Ils sont donc ici , lui dis-je , comme dans l'autre monde , ministres de mort. Les quatre pourceaux , poursuivit-il , étaient inquisiteurs , ils avaient fait brûler leurs confrères dans l'autre monde , & les menaient rôtir dans celui-ci ; donc ils n'avaient pas changé de métier.

## FIGARO.

Ni d'esprit.

## DOM ALONZE.

Dès que mon âme s'est trouvée entre Mahomet & satan , il a fallu faire l'énumération de mes vertus & de mes vices , pour savoir de quel côté je partirais. Je ne pouvais leur en imposer , parce que les âmes étant transparentes , l'on y lisait comme dans un livre ; & je vous avoue que celles que satan avait dans sa charette n'auraient pas fait une bibliothèque choisie. Le compte de mes bonnes actions a été court , mais celui de mes péchés était si long , que Mahomet impatienté n'a fait que dire : *Va-t-en au diable ;* & soudain la charette est partie. Ce qui a diminué mon chagrin de prendre la route de l'enfer , a été de voir la nombreuse compagnie que j'aurais en suivant satan , au lieu qu'en suivant Mahomet je risquais d'être seul.

E

J'ai bientôt mis satan dans mes intérêts ; & tandis que nous nous défatérions pendant le voyage avec de l'excellent vin de l'Elisée, il m'a appris de la manière suivante quels étaient nos compagnons de voyage. Ecoutez avec attention les péchés qui attirent les griffes du diable, car elles sont pires que celles d'un procureur.

LE BARON.

Non pas durant le voyage, parbleu!

DOM ALONZE.

Tu vois, m'a-t-il dit, cette ame épaisse, qui paraît si ressemblante à la matière; c'est celle d'un financier, qui, après s'être engraisé par ses fripponneries, a toujours vécu pour lui & jamais pour les autres.

Vis-à-vis est son digne pendant, l'ame d'un ecclésiastique; on ne l'a pas puni dans l'autre monde, parce qu'il mentait faiblement.

Seigneur satan, ai-je dit, conduisez-vous beaucoup de ces ames en enfer? Elles sont, m'a-t-il répondu, la plus grande partie de notre revenu. Les prêtres commencent leur profession de foi par : *Je crois en Dieu*, & finissent toujours par : *La résurrection de la chair*.

LE BARON.

Hum! je vois par-là que l'odeur de sainteté se change souvent après la mort en odeur du diable.

DOM ALONZE.

Nous vîmes plus loin une ame, dont la fierté paraissait s'étonner de se trouver en pareil lieu; remarque cette ame, me dit satan, c'est celle d'un de ces grands voleurs que l'ignorant vulgaire décore du nom pompeux de conquérant, & que le diable, qui les posséda pendant leur vie, rabaisse à leur juste valeur après leur mort; tu vois que toute leur grandeur se réduit à tenir dans ma charette, le coin qu'ils tiendront bientôt dans ma chaudière.

Ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus plus loin deux femmes de ma connoissance. Hé! bon-dieu! Mesdames, quel heureux événement me procure le plaisir de vous voir? Hélas! repartirent-elles toutes deux (car quoique les femmes abandonnent leur corps après leur mort, elles ne peuvent se résoudre à quitter leur langue); cependant satan fit taire la courtisane, & la dévote me répondit ainsi: Je servais le ciel en public, & satan en particulier.



Hélas ! comment ne pas succomber ? le diable était si joli sous la figure de mon amant , & le ciel si triste sous la figure d'un moine ! Elle a commis d'autres fautes , me dit satan ; car Dieu pardonne la fragilité humaine , sur-tout dans les femmes. Mais vous , Madame , en m'adressant à la courtisane , pourquoi vous v'ois-je avec satan ? s'il conduit en enfer les ames qui nuisent au public , pourquoi punit celles qui firent ses plaisirs ? Elle me répondit sur le même ton : D'honneur je me suis si bien trouvée du démon de la chair dans l'autre monde , que j'ai voulu le suivre dans celui-ci , le plus long-temps que je pourrais.

Je vis encore d'autres originaux , qui formaient la plus plaisante troupe de damnés possible.

Une femme pleurait , de ce qu'allant en enfer son mari ne l'y suivait pas. D'un autre côté , un mari se lamentait , non pas de ce qu'il allait en enfer , mais de ce qu'il y trouverait sa femme.

Ici était un prodigue , qui se réjouissait beaucoup de la douloureuse surprise où seraient d'avidés héritiers , en ouvrant des coffres qui n'étaient pleins que de pierres.

Là était un avare , qui avait voulu être enterré tout nud , pour qu'il ne lui en coûtât point de chemise.

Je ne finirais jamais , si je voulais vous peindre tous ceux qui formaient notre compagnie , ainsi je reviens à satan.

On a parlé si diversement sur le diable , que je fus curieux de lui demander quelques particularités de son histoire : voici ce qu'il me répondit.

De tous ceux qui ont menti sur mon compte , aucun n'a tant approché de la vérité qu'un docteur Suisse , lorsqu'il a dit : Au commencement le diable tenta la femme , & la femme tenta l'homme ; depuis ce temps le diable gouverne la femme & la femme l'homme.

LE BARON.

Morbleu ! que c'est bien dit ! ce ne pouvait être qu'un Suisse qui eut trouvé cette vérité.

LE TUTEUR.

Si la femme tenta l'homme , l'homme se lui a souvent rendu.

DOM ALONZE.

Mais , dis-je à satan , ne pouvez-vous me donner de réponse plus satisfaisante ? Mon cher , me répondit-il , je

suis un être bizarre & fantastique, qu'enfanterent la crainte & l'ignorance, & qu'ont soutenu depuis l'intérêt & la superstition. Tant qu'il y aura des hommes au monde, le diable s'en mêlera. Voici les principaux noms dont on m'a qualifié. Quand on veut une chose, & qu'un obstacle en empêche la réussite, on dit simplement de moi : *C'est le diable.*

Quand un homme vient croiser les prétentions d'un autre, je me nomme alors : *Le diable l'emporte*; mais, comme loin d'emporter les hommes, ce n'est que trop souvent eux qui me portent, on dit de ceux qui sont dans ce cas : *Ils ont le diable au corps.*

D'un homme comme il n'y en a pas assez, on dit : *C'est un bon diable*; & d'une femme comme il y en a trop : *C'est un démon.* Tu vois donc que je ne suis que ce que les hommes m'ont fait, en prenant leurs semblables pour modèle. A peine eut-il achevé ces mots, que d'un coup de baguette il me plongea dans un assoupissement, dont je ne suis sorti qu'en enfer.

## LE TUTEUR.

Vous pouvez vous épargner la peine de nous conter le reste de votre voyage; tandis que vous songiez, nous étions dans un lieu d'où nous avons tout entendu.

## LE BARON au Tuteur.

Maintenant, c'est à vous, Monsieur, à décider quel est celui de nos deux songes qui mérite la main de Mademoiselle; car, Monsieur (à Figaro) n'a sans doute fait aucun rêve comparable aux nôtres.

## LE TUTEUR à Figaro.

N'avez-vous rien à répondre?

## FIGARO.

Messieurs, tandis que l'un de vous était en paradis, occupé à en savourer les délices, & que l'autre bouillissait dans la chaudière de l'enfer, j'ai songé que vous y étiez morts tous deux, & j'ai épousé Mademoiselle.

(Ils demeurent tous en silence.)

## LE TUTEUR à Dom Alonze &amp; au Baron.

Messieurs, vous étiez tous deux morts, à sa place, j'en eus fait autant.

## LE BARON.

Hou! j'ai perdu deux fois mon paradis.

DOM ALONZE.

Je suis encore en enfer.

LE TUTEUR à Figaro.

Monsieur, je vous félicite d'avoir gagné une femme avec un rêve.

LA FLEUR.

Que d'époux voudraient que leur mariage n'en eut été qu'un !

DOM ALONZE au Baron.

Il a raison, consolons-nous : le mariage est une lotterie, dont les meilleurs lots ne sont payés qu'en fausse monnaie.

LE BARON.

Ou en pièces courantes.

---

 VAUDEVILLE.

FIGARO.

Cœurs légers, cœurs infidèles,  
Qui n'aimez d'un feu nouveau  
Sentir que les étincelles ;  
Fuyez un objet si beau ;  
Vers lui l'amour perd ses ailes,  
En soulevant son bandeau.

LE TUTEUR.

Doux songes, qui de la vie  
Dans un miroir enchanteur  
Nous offrez une copie,  
Que vous servez bien le cœur !  
Vos erreurs où l'on s'oublie,  
Finissent le plus souvent,  
On n'ose dire comment.

LE BARON.

Chacun, par votre féerie,  
Met bientôt à la raison  
L'objet que son cœur envie ;  
Et c'est la seule façon,  
Où la rose soit cueillie  
Sans épine & sans bouton.

DOM ALONZE.

Insensé qui s'embarraße  
D'une femme, & se promet  
De l'aimer, quoiqu'elle fasse,  
Ou souvent quoiqu'elle ait fait,  
C'est une flamme qui passe  
Dès qu'on touche au bassinet.

LE BARON.

D'un père à triste figure,  
Sort par fois un bel enfant,  
Sans que son cœur qui murmure,  
Puisse en faveur le comment ;  
Car souvent, par aventure,  
L'ouvrage le plus charmant  
Est l'affaire d'un moment.

LE TUTEUR.

Si l'on voit à leur naissance  
Tant d'amour s'évanouir,  
C'est qu'aujourd'hui la décence  
Consent vite à s'endormir ;  
Et quand son sommeil commence,  
Hélas ! peut-on le finir ?

## LE BARON.

Jadis on perdait la tête  
Près de l'objet de son feu ;  
Aujourd'hui l'on se le prête :  
C'est les communes du lieu ,  
Où chacun mène sa bête  
Y glaner ce qu'elle peut ,  
Pas toujours ce qu'elle veut.

## FIGARO.

Plus que nous, on croit fideles  
Tant de femmes sans témoin ,  
Car l'Amour porte des ailes ,  
Et les Grâces n'en ont point ;  
Mais autour des fleurs nouvelles ,  
Les Zéphirs volent tout bas ,  
En caressant leurs appas.

## LE TUTEUR.

Voyez la beauté séduite

Que trompe un amant léger :  
Par un autre, de sa fuite ,  
On fait se dédomnager.  
Hélas ! le temps vient si vite ,  
Où, malgré l'art mensonger ,  
L'on ne peut plus que songer.

## L I S E T T E.

En vain de fixer nos ames ,  
Le moyen est recherché ,  
Notre cœur produit nos flammes ,  
Comment voir s'il est touché ?  
Puisque l'amour prend les femmes  
Par l'endroit le plus caché.

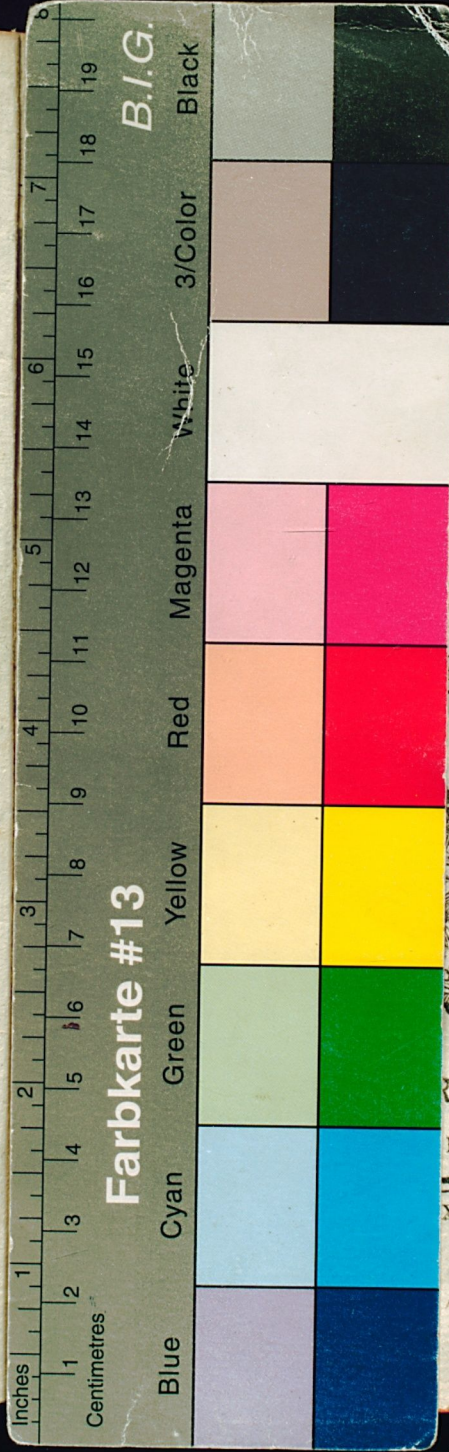
## FIGARO au parterre.

Tout est plus ou moins à l'usage ;  
Si le mien plat à chacun ,  
Que votre retour prolonge ,  
Messieurs, le plaisir commun !  
Si votre éloge est un songe,  
Votre argent n'en est pas un.

FIN.







JOURNÉE

O C E S

A R O,

ROIS ACTES,

MARCHAIS.

fol.



R I S,

ESNE, Libraire.

XXXIV.